

Jean-Michel BOLLINGER

LA POUTRE MAÎTRESSE



© Jean-Michel Bollinger

L'imāgi
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-122-3
EAN: 9782355541223

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: avril 2011

Copyrights:

© 2011 Le chasseur abstrait éditeur

Jean-Michel BOLLINGER

LA POUTRE MAÎTRESSE

L'*imagi*ⁿ
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur



© Jean-Michel Bollinger

La Poutre maîtresse

ou

Le Journal de Serge Laurélien

Le 18 mars

Lisa,

J'ai conscience de l'incroyable désinvolture qui accompagne ma démarche. Pourtant, autre chose de plus fort que le respect des convenances me pousse à négliger le risque de paraître à la fois polichinelle et goujat pour aller jusqu'au bout de ce que je ressens. L'extravagance de ce que j'ai entrepris m'a rapidement dépassé et cette personne que tu crois ne connaître qu'à peine se donne impunément à ta conscience. Tu seras différente après avoir compris ce qui s'est joué dans ton ombre. Affolée aussi je présume car je n'ai plus le sens de la mesure et l'envoûtement m'est devenu banal.

Cette entaille dans le cœur te semblera donc violente mais après tout, ce ne sont là que des mots. Un vieux tiroir et un souvenir agacé peuvent en être les ultimes traces. L'intensité de ce que j'éprouve pour toi m'étouffe et j'ai vécu le noircissement de ces pages comme une délivrance qui m'a permis d'avancer.

Les paroles, les quelques sourires échangés à Bordeaux, et même le contact de ta main sur ma main me restent comme des écorchures. Je quitte ta vie sans m'en être approché jamais ou presque. Voici «mon cœur mis à nu» avec autant

d'audace que de lâcheté. Je n'attends plus rien. Par honnêteté, je corrigerai en avouant que j'espère tout...

Au moins garderais-je la sensation d'avoir tout tenté pour ne pas perdre la rencontre d'un amour sans mesure.

Lis,
jouis,
et me reviens.

Serge



9 octobre

Rapidement je plante mon décor : l'appartement est spacieux, rénové dans le respect de l'ancien : poutres apparentes et vieilles briques. Il est situé au cinquième étage d'un immeuble du siècle dernier, en plein centre-ville. Je viens de l'acheter grâce à mon nouveau statut de fonctionnaire de l'État comme on dit. Je risque de partir pour des missions à l'étranger mais pas cette année ; je reste en France pour une période de formation.

J'ai récupéré ce vieux cahier dans le grenier de la maison familiale. Il est un peu jauni mais sa couverture m'est familière et rassurante. J'écrivais sur ces « Lutèce » – ancêtres des Oxford d'aujourd'hui – à l'école primaire. On y voit une esquisse de lavis représentant la Possonnière, maison natale de Ronsard, coin de château avec une grande tour chapeauté d'un toit conique qu'on dirait d'ardoise. C'est signé André Fertre. L'auteur accompagne son dessin d'une « ode ». Je vais la recopier, ça différera un peu le début de mes propres mots.

« Et, coupant au plus frais de la parlante rive
Un de ces longs roseaux qui chantent sur le Loir,
À la lyre qu'émeut l'ample vent du Parnasse
Tu joignis cette flûte au son rustique où passe
La prenante douceur des choses du terroir. »

C'est bizarre, on m'a appris à ne pas utiliser le mot « chose ». On nous enseigne vraiment des inepties. Qui était cet André Fertre ? Je ne me suis jamais posé la question jusqu'aujourd'hui.

C'est la première fois que je prends un cahier pour écrire ce qui m'arrive, entamer une espèce de livre ou de journal. Comment trouver la précision suffisante pour raconter sa vie ? Je l'ignore. Tant pis, je ne veux rien omettre et ma mémoire se flétrit déjà. Comme personne n'est là pour m'entendre, si tant est que j'aie envie d'être entendu, je me confie à Monsieur F.

Je l'ai rencontrée hier à Bordeaux, au milieu de soixante autres personnes réunies pour raisons professionnelles. J'ai été subjugué dès le moment où mon regard, l'espace d'un instant, a croisé le sien.

J'ai passé ma journée à tenter d'obtenir une seconde vision. Elle a été très éphémère mais a existé effectivement : en quittant la salle dans laquelle nous nous trouvions pour la matinée, je l'ai vue se rapprocher, poser sur moi ses yeux verts en amande le temps de passer à ma hauteur puis disparaître dans le dédale des couloirs de ce vieux bâtiment administratif.

Regard spontané, lumineux, que je cherche en vain depuis des années.

J'ai pu la retrouver dans l'après midi. La simplicité de sa mise n'enlevait rien à la noblesse de sa personne. Sa robe claire laissait deviner des épaules de déesse, pudiquement cachées sous un gilet très fin dont la couleur m'échappe, gris peut-être.

Un événement inattendu nous a rapprochés.

Premier coup de pouce du destin en ma faveur depuis longtemps. Dans le brouhaha, une intervenante convoque trois personnes. J'entends à peine mon nom. Je m'apprête alors à me diriger vers un bureau attendant à notre amphithéâtre quand je la vois qui se lève en même temps qu'une autre personne. Tous trois nous retrouvons dans les couloirs pour suivre la dame qui nous a demandés. Les pensées se bousculent dans ma tête : je vais la voir, lui parler... Me trouver près d'elle, suffisamment pour pouvoir la respirer !

Nous voici en comité restreint, à quatre dans une pièce de trois mètres carrés, avec deux personnes superflues que je ferais volontiers disparaître par un tour de magie à la Houdini. Le motif de la réunion est simple : régler, si possible à l'amiable, des changements d'affectation pour les jeunes diplômés que nous sommes.

«Mademoiselle Lagarenne souhaiterait Arcachon alors qu'elle se trouve à Langon, Madame Tellune désire Langon alors qu'elle est nommée à Bordeaux. Monsieur Laurélien,

acceptez-vous une affectation à Bordeaux au lieu de celle que vous avez à Arcachon ? »

Je sais déjà que je ne vais m'opposer à rien.

Je fais mine de réfléchir. Je réprime un sourire provoqué par la délectation de disposer de l'avenir immédiat de Mademoiselle Lagarenne. Je m'efforce de donner une impression de naturel – qui m'apparaît très artificielle – et annonce, en la dévisageant, que cela ne me dérange pas. Je la devine gênée du sacrifice qu'elle pense que je consens à faire.

Quelques instants avant nous que ne sortions du bureau, je l'entends me déclarer :

« Ça je ne l'oublierai pas. »

Je me retourne vers elle, ne trouvant rien à dire mais souhaitant à ce moment précis que ses paroles ne soient pas simple formule de politesse, souhaitant littéralement qu'elle ne l'oublie pas, qu'elle ne m'oublie pas.

Pour formaliser ces changements, chacun de nous doit rédiger une lettre. Nous nous retrouvons donc à nouveau tous trois dans le petit bureau. Madame Tellune fait alors preuve d'une initiative bienvenue : nous demander nos adresses respectives, au cas où...

Quel bonheur : Mlle Lisa Lagarenne me déclare qu'elle habite la résidence Diaghilev, 10 rue Casterets à Arcachon. Elle me livre également, tel un bijou dans son écrin, son numéro de téléphone portable. En élève appliqué qui ne

croit qu'en sa maîtresse, je copie soigneusement sous la dictée.

J'avoue que je n'ai pas su comment me comporter. Devais-je lui sourire ? Pas trop : elle m'était redevable et non l'inverse. Lui parler sans l'effaroucher ? Impensable tant elle me semblait franche (pour ne pas dire fraîche), comme une apparition au milieu de cette coterie d'intellectuels grisés par l'obtention d'un concours national.

De retour dans l'amphithéâtre, il nous faut émarger la feuille de présence. Elle écrit son nom, son prénom, signe. Elle me tend son stylo avec lequel j'écris mon nom, mon prénom et signe. Quel rituel symbolique. L'un au-dessous de l'autre, proximité alphabétique oblige : l'encre a déjà séché ! *Missa est !*

Chacun de nous retourne à sa place. Je me souviens de ses mains longues et fines, et je rêve.

Le matin même, je ne la connaissais pas. Voilà que le soir, malgré la foule, nous avons conversé et échangé nos adresses. Je ne crois ni aux miracles ni aux coups de foudres qui m'ont toujours semblé d'une mièvrerie déconcertante. Quelle alchimie me transforme à ce point ?

11 octobre

Coup de théâtre hier : je suis contacté par une collaboratrice qui se trouve dans la même administration bordelaise que moi. L'un d'entre nous doit demander à changer d'affectation par manque de poste et cela l'arrangerait que ce soit moi. Je refuse. Personne ne sait pourquoi j'ai été si malléable la première fois mais ce n'est certes pas par manque de détermination. Celle-là peut bien aller au Diable.

Lisa ! Je tiens le prétexte pour la contacter. Me trouver dans une éventuelle situation délicate à cause d'elle m'est parfaitement égal mais j'en profiterais pour entendre sa voix. J'hésite, je compte les minutes. Je me lance enfin. Le cœur me bat par saccades brutales et irrégulières. Je compose son numéro. Si un homme répond, le rêve se brise ; tant pis, je tente... Occupé. J'essaie une deuxième fois. Je m'affole, l'angoisse me prend, que lui dire ? Comment ne pas passer pour le calomniateur qui vient se plaindre de ce qu'il a fait pour rendre service et qui trépigne pour qu'on lui rende ce qu'il a donné. Cette fugace pensée ne dure pas plus d'une seconde. Je referme le clapet d'Ericsson. Je me ressaisis. Je rappelle. C'est elle.

Je raconte vaguement le sans gêne de l'autre. Ma nullité me déprime, je n'arrive pas à m'exprimer correctement.

Tel un docteur, elle me prescrit la lettre syndicale. Elle me prend pour le minable qui n'a pas de volonté et qui se laisserait marcher sur les pieds par tout le monde.

Que dire pour prolonger l'appel. La conversation roule sur les nouvelles activités professionnelles : elle m'explique que Langon l'aurait ennuyée car elle vit à Arcachon et n'a pas de voiture pour déménager. J'en déduis qu'elle n'a apparemment pas d'ami qui la retienne ; pourvu que cela aille au-delà des apparences.

J'apprends dans le courant de la journée que je resterai à Bordeaux.

Je m'octroie un nouveau plaisir : je la contacte à nouveau. Je me rassure en imaginant que je vais la rassurer. C'est encore occupé. Peut-être raconte-t-elle à sa meilleure amie que le stagiaire l'a appelée... qu'elle est contente, heureuse.

Je rappelle le soir, c'est elle qui décroche :

« De toute façon, je n'oublie pas que je te dois beaucoup d'avoir accepté ce changement.

— Je t'en prie, ça ne me dérangeait pas. »

Je me mordrais les doigts : elle croira que si cela m'avait dérangé, j'aurais refusé, alors que pour elle, je serais allé n'importe où.

« Je connais beaucoup de gens qui ne l'auraient pas fait, j'espère que tu aimes le vin de Jurançon... »

Que répondre ? Je suis confus, je deviens benêt. La conversation ne dure pas, je sais que nous nous revoyons jeudi et le lui dis.

« À bientôt.
— Au revoir. »

Je voudrais qu'elle m'appelle. Ne faut-il pas être naïf ? Si quelqu'un est proche de l'idéal que j'ai sans cesse poursuivi, c'est elle. Mais moi, physiquement banal rejeton de mes chers parents qui n'ont pas pondu une gravure de mode – le moule a dû se briser après le premier enfant – petit brouillon d'être humain dont mon frère serait l'original, en quoi m'approcherais-je de son propre idéal ? Que peut-elle penser d'un individu qui n'est pour elle qu'une personne qui a rendu un service ? Que puis-je attendre d'elle sinon de la gratitude ? Ce mot écorche ma plume et mon cœur.

Lorsque j'ai écrit sur mon agenda Lagarenne Lisa, j'ai réalisé que quelques-unes de ces lettres formaient mon propre prénom : Serge. À quinze ans, c'est merveilleux. À vingt-six, on peut se demander si la maturité fait son œuvre.

[...]

Table des matières

<i>Le 18 mars</i>	9
9 octobre	13
11 octobre	18
14 octobre	21
16 octobre	24
18 octobre	27
2 novembre	29
5 novembre	31
8 novembre	33
14 novembre	36
16 novembre	38
17 novembre	41
18 novembre	44
22 novembre	47
27 novembre	48
1er décembre	50
6 décembre	51
8 décembre	53
13 décembre	54
18 décembre	56
24 décembre	58
3 janvier	60
10 janvier	62

14 janvier	64
18 janvier	65
24 janvier	68
25 janvier	73
29 janvier	76
7 février	79
11 février	81
14 février	85
20 février	89
21 février	93
23 février	94
24 février	100
25 février	102
28 février	104
13 mars	107
15 mars	110
16 mars	112
17 mars	114
17 mars, 23h00 environ	116
24 mars	118
25 mars	120
<i>27 mars</i>	125
3 ans plus tard	129

du même auteur :

— **La Plume** – *Éditions Amalthée* - 2005

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

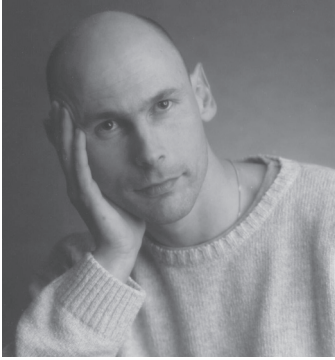
www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait
achevé d'imprimer: avril 2011

ISBN : 978-2-35554-122-3
EAN : 9782355541223

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: avril 2011



Jean Michel Bollinger s'est tourné vers l'écriture dès le début de ses études littéraires. Son premier ouvrage, *Phanie Cardiaque*, est publié en 1999. Professeur de lettres depuis 1993, il poursuit son travail universitaire et obtient, en septembre 2000, un DEA intitulé: *Max-Pol Fouchet ou la connaissance partagée*.

À l'occasion du Téléthon 2005, il publie *La Plume*, un roman déchirant qui traite avec pudeur de la vie d'une famille face à l'horreur de la maladie orpheline.

Pris par son travail et sa vie de famille, cet amoureux des mots ne peut consacrer autant de temps qu'il le voudrait à l'écriture. Malgré tout, il garde l'habitude de recopier les phrases qu'il aime, soit pour leurs qualités structurales, soit parce qu'elles se rapprochent de sa personnalité.

3 janvier.

Le mois des fêtes et des vacances d'hiver a été bien rigoureux. À dix-sept heures, il faisait nuit. Plus tôt même ces jours-ci avec des trombes d'eau dignes du Déluge. Les beaux jours sont lointains.

Cette banalité des propos cache ce que je voudrais te dire; des mots jamais prononcés qui seraient inventés pour toi. Des mots nouveaux pour te célébrer.

Il faudrait un arc plus puissant que celui d'Ulysse pour percer les tombeaux de mes syllabes et mettre à jour des richesses qui n'ont jamais servi, ébranlements syntaxiques vierges et sauvages que toi seule saurais apprivoiser.

Serge est amoureux de Lisa. Son journal en témoigne. Pendant des mois, il va noircir les pages d'un vieux cahier, trouvé dans le grenier de la maison familiale, pour dire cet amour fou qui le consume jour après jour.

À travers la rencontre amoureuse, Jean-Michel Bollinger explore, avec ce livre, la déstructuration syntaxique d'une écriture altérée par la folie.

Prix: 18 €



9 782355 541223

www.lechasseurabstrait.com